

## Perles, parures et régimes de valeurs en France et en Amérique du Nord, vers 1500-1650

### Beads, Bodies, and Regimes of Value in France and North America (ca. 1500-1650)

Laurier Turgeon

Volume 35, Number 2, 2005

La culture matérielle : archéologie de l'échange interculturel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1082148ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1082148ar>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

#### ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this article

Turgeon, L. (2005). Perles, parures et régimes de valeurs en France et en Amérique du Nord, vers 1500-1650. *Recherches amérindiennes au Québec*, 35(2), 75–86. <https://doi.org/10.7202/1082148ar>

#### Article abstract

This article focuses on the appropriation of French glass and shell beads by Amerindian groups in Northeastern North America during the sixteenth and seventeenth centuries. The aim of the study is to shed light on how regimes of value as “operators” of identity are constructed through intercultural exchange. The study emphasizes the use of the body as a site of exhibition and of cultural regeneration. The author’s approach is to reconstruct the historical biographies of beads by documenting their uses in the culture of origin and by uncovering the new uses to which they were put by the receiving culture. He also compares the uses Amerindians made of beads in the late woodland (15th C.) and early historic contact periods (16th and 17th C.) to better evaluate the impact of contact on the receiving culture. It was during this period of first contact that the power relations were negotiated and the interaction was the most effectual. Two principal sources are used to illustrate the material aspects of this process: manuscript notarial records and printed travel accounts from France, and the archaeological collections derived from Amerindian contact sites.



## Perles, parures et régimes de valeurs en France et en Amérique du Nord, vers 1500-1650<sup>1</sup>

**Laurier  
Turgeon**

CELAT

et

Département  
d'histoire,  
Université Laval,  
Québec

recherches  
amérindiennes  
au québec

Vol. XXXV, N° 2, 2005

PRESQUE TOUS LES PREMIERS RÉCITS de voyage de la Nouvelle-France font état de la valeur que les Amérindiens attribuaient aux perles. Dans chacune de ses trois relations (1534, 1535-1536 et 1541-1542), Jacques Cartier souligne le rôle important que jouaient les perles dans le rituel du don et les alliances entre différents groupes amérindiens du nord-est de l'Amérique du Nord. Par exemple, le groupe micmac qu'il rencontra à l'été 1534 dans la péninsule de Gaspé montra « grande joie » en recevant des perles, des haches, des couteaux et autres marchandises que lui et son équipage leur avaient offerts. Cartier ajoute que, pour exprimer leur gratitude, les femmes chantèrent et dansèrent, debout dans l'eau jusqu'aux genoux, pendant que d'autres « nous frottaient les bratz avecques leurs mains et puis levaient les mains jointes au ciel en fessant plusieurs signes de jouye » (Bideaux 1986 : 112-113). Les perles de verre et les couteaux qu'il offrit à un groupe d'Iroquoiens du Saint-Laurent l'année suivante, à Stadaconé (le site actuel de la ville de Québec), suscita une réaction similaire. Cartier remarque que c'est « la plus grande richesse qu'ils ayent en ce monde car ilz l'estiment mieulx que or ny argent » (*ibid.* : 180). De la même manière, Giovanni da Verrazzano rapporte que, chez les Amérindiens algonquiens qu'il rencontra dans la baie de Narragansett en 1524, « les grelots, la verroterie bleue et les colifichets à mettre aux oreilles et autour du cou étaient les objets [européens] les plus prisés » ; il ajoute qu'ils méprisent l'or en raison de sa couleur jaune, « le

bleu et le rouge étant surtout goûtés » (Julien *et al.* : 1981 : 89-90). Les Amérindiens (probablement des Micmacs) que Marc Lescarbot rencontra durant son voyage sur la côte atlantique du Canada en 1606 accordaient plus d'importance aux perles qu'à l'or ou à l'argent (Lescarbot 1612 : 157-158). Quelques années plus tard, Samuel de Champlain remarqua que les Hurons du sud de l'Ontario considéraient également que les perles étaient parmi les objets les plus précieux qu'ils possédaient (Biggar 1932 : 312-313). Cartier et la plupart des autres explorateurs français de cette époque rappellent constamment au lecteur que ces perles qu'ils donnaient à leurs homologues amérindiens étaient de « menus objets de peu de valeur », insinuant par là que la dialectique de l'échange les favorisait largement, puisqu'ils obtenaient en retour des fourrures et de précieux renseignements sur la géographie et les ressources du pays.

C'est sans doute parce que les perles de verre ou de coquillages ont toujours été considérées comme de la pacotille qu'elles ont peu retenu l'intérêt des historiens et des archéologues européens. Les quelques études récentes sur le sujet portent surtout sur Venise et sur les aspects économiques et sociaux de la production : les techniques et les coûts de production, le rôle des femmes dans l'organisation du travail, les modes de financement et les rouages du commerce (Sciama et Eicher 1998, Trivellato 2000). Bien que Venise ait été pendant longtemps le principal centre de production européen, à l'époque moderne nous

assistons à l'émergence d'autres centres qui demeurent peu et mal connus. Tout aussi méconnus sont les modes de consommation de ce produit destiné essentiellement à l'exportation dans les colonies.

Si, en Amérique du Nord, la recherche sur les perles a connu un développement beaucoup plus important, elle s'est principalement attachée à identifier la provenance, les procédés de fabrication et les réseaux d'échange dans une perspective européenne. Les archéologues ont élaboré des systèmes complexes de classification des perles de verre et de coquillages suivant leur méthode de fabrication, leur forme, leur taille et leur couleur (Kidd 1970; Ceci 1989 : 63-80). Comme les perles ont changé assez rapidement de forme et de couleur au fil du temps selon les caprices de la mode, elles ont fait l'objet d'un classement chronologique et ont servi essentiellement à dater les sites archéologiques (Kenyon et Kenyon 1983 : 59-74; Bradley 1983 : 29-40; Bradley 1987; Kenyon et Fitzgerald 1986 : 1-34; Wray *et al.* 1987; Wray *et al.* 1991; Moreau 1994 : 31-48; Snow 1995).

Ce n'est que récemment que les chercheurs ont commencé à utiliser ces données pour étudier la signification sociale et culturelle que les Amérindiens prêtaient aux perles et la façon dont celles-ci étaient intégrées à leurs systèmes de représentation du monde (Hamell 1983 : 5-28, 1992 : 451-469, 1996 : 41-51; Miller et Hamell 1986 : 311-328; Bradley et Childs 1991 : 7-17). Les travaux sur la consommation et sur la perspective amérindienne ont conduit à une révision des interprétations ethnocentriques précédentes, qui véhiculaient l'idée que les Amérindiens avaient simplement été acculturés par la supériorité de la culture matérielle européenne. De plus récentes interprétations ont souligné la fonction symbolique que les perles européennes avaient prise dans les sociétés autochtones et ont remis en cause les approches étroitement utilitaristes et réductionnistes qui les avaient précédées (Trigger 1991 : 1195-1215). Cependant, par réaction contre les biais eurocentriques antérieurs et peut-être aussi par un excès de rectitude politique, ces interprétations ont eu tendance à diminuer exagérément le rôle de l'Européen et à minimiser l'impact du contact. Christophe Miller et George Hamell soutiennent, par exemple, que les Amérindiens ne percevaient pas les perles européennes comme des objets nouveaux, mais simplement comme des substituts au cuivre, au quartz et aux coquillages locaux, et qu'elles étaient de ce fait « assimilées dans les systèmes idéologiques autochtones traditionnels » (Miller et Hamell 1986 : 315). Ces études laissent ainsi l'impression persistante que les Amérindiens ont été des agents passifs lors des contacts et que l'introduction de ces objets étrangers n'a produit aucun changement dans leur culture.

Il importe de rétablir le rôle actif des Amérindiens et de connaître leurs stratégies d'intégration des objets européens, bref d'éclairer leur volonté « d'action » (les anglophones utilisent le mot *agency*) lors de la période des contacts. Plutôt que de voir l'introduction d'objets européens comme de simples substituts aux objets autochtones et comme le résultat de processus adaptatifs, l'hypothèse ici proposée envisage que ces objets représentaient une rupture avec le passé et que les Amérindiens désiraient s'approprier ces objets nouveaux. Il ne s'agit pas de nier qu'il y ait eu continuité entre la fin du Sylvicole et la période des premiers contacts – les ethnohistoriens et les archéologues nous l'ont suffisamment rappelé et démontré –, ni d'accentuer les ruptures au moment des contacts, ni même de penser les contacts seulement en termes de continuité et de rupture, mais d'essayer de comprendre comment l'Amérindien a agi et réagi face à la présence européenne.

Plutôt que de traiter des mécanismes du don et du contre-don, c'est-à-dire de « donner », de « recevoir » ou de « rendre », tels qu'ils ont été décrits dans le célèbre essai de Marcel Mauss, il convient de s'attarder à l'acte de « prendre » (Mauss 1991 : 147-261). Après la première période de contact, caractérisée par l'échange rituel de cadeaux tel que le décrivent Cartier et d'autres explorateurs de l'époque, l'échange est devenu une pratique régulière et habituelle, visant le bénéfice mutuel des participants. Tant les Amérindiens que les Européens cherchaient à se renforcer en acquérant les objets de l'autre. Ce que Goethe a si brillamment montré à propos du langage est également vrai de la culture, qui tire sa force des emprunts qu'elle fait auprès de l'Autre : « La puissance d'une langue ne se manifeste pas par le fait qu'elle rejette ce qui lui est étranger, mais qu'elle se l'incorpore » (Todorov 1986 : 19). Cette appropriation se constate également pour les objets échangés qui, une fois qu'ils ont changé de mains, sont culturellement recontextualisés : ils prennent d'autres formes, acquièrent de nouvelles fonctions et subissent des changements de sens (Thomas 1991 : 2-6; Bazin et Bensa 1994 : 4-7; Howes 1996 : 1-16). Lorsqu'un objet est transformé, le processus modifie également ceux et celles qui en font usage. La prise de possession de nouveaux objets entraîne non seulement la reconfiguration culturelle, mais aussi la reproduction sociale et la régénération des individus et des groupes. Les mondes matériel et social sont continuellement recréés par l'hybridité créative de l'échange.

L'objectif de cette étude consiste plus précisément à examiner comment, dans le contexte d'échanges interculturels, s'élaborent les régimes de valeurs, en tant qu'« opérateurs » de l'identité. James Clifford rappelle que c'est le mouvement des personnes et des choses, le déplacement plus que la fixité, qui produit la culture (Clifford 1997 : 20-27 et 160-176). Plus encore, ce sont les contacts et les échanges lors de ces déplacements qui suscitent des stratégies d'appropriation, de recontextualisation et de valorisation. Pour bien saisir ces mécanismes interactifs et régénérateurs du fonctionnement culturel, la démarche de la présente analyse vise à reconstruire les trajectoires des perles et à déterminer comment ces dernières servaient à produire de la valeur et, en fin de compte, à modeler l'identité d'un groupe (Appadurai 1986 : 3-13; Bromberger et Chevallier 1999 : 1-16; Bonnot 2002 : 4-12). Il s'agit de documenter les divers usages des perles dans la culture d'origine, de suivre leur parcours transculturel et de découvrir les nouveaux usages que leur assignait la culture réceptrice. En suivant le mouvement des objets dans le temps et dans l'espace, d'une culture à une autre, nous sommes mieux à même de comprendre la façon dont ils acquièrent de la valeur et comment cette dernière s'exprime par l'échange. Cette réflexion s'accompagne également d'une comparaison des utilisations que les Amérindiens faisaient des perles pendant la période sylvicole tardive (xv<sup>e</sup> siècle) et aux débuts de la période des contacts (xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles), afin de mieux évaluer les répercussions du contact sur la culture réceptrice. C'est en effet durant cette période des premiers contacts que les relations de pouvoir se négocièrent et que l'interaction fut la plus déterminante. Quand les Européens arrivèrent en Amérique du Nord, les Amérindiens détenaient le contrôle du territoire; il fallut longtemps avant que la domination européenne ne se fasse sentir de manière décisive (Trigger 1978 : 344-356). Or, comme le souligne Michael Dietler à propos des rencontres coloniales en général, ce serait faire « une sérieuse erreur analytique que d'assumer que les relations ou structures de pouvoir asymétriques qui ont fini par se faire sentir aux

périodes subséquentes furent nécessairement caractéristiques des premiers stades du contact » (Dietler 1998 : 298). Ainsi, une attention particulière à la période initiale des rencontres permet de mettre en lumière les premières réactions et les processus spécifiques qui ont conduit à l'enchevêtrement des sociétés autochtones et coloniale.

Le nord-est de l'Amérique du Nord constitue un lieu de choix pour l'étude des usages et des significations des perles dans les situations coloniales. En effet, les sources historiques et archéologiques concernant cette région sont nombreuses. Un grand nombre de sites iroquoiens et algonquiens de la période préhistorique tardive et des débuts de la période historique ont été exhumés, et leurs collections cataloguées. À eux seuls, les sites des groupes iroquoiens de la région des Grands Lacs qui ont été fouillés sont plus nombreux que les sites aztèques retrouvés dans la vallée de Mexico (Ramsden 1993). Des villages entiers et leurs cimetières ont été mis au jour, pour lesquels on a établi une chronologie des occupations et dont on a documenté et analysé les schèmes de culture matérielle et les pratiques mortuaires. Les collections archéologiques permettent désormais de suivre l'évolution de la culture matérielle amérindienne depuis la fin de la période préhistorique jusqu'à la période historique, pour déterminer comment l'introduction de ces nouveaux objets européens s'est répercutée sur les modes de vie autochtones. Les archéologues ont porté une attention particulière aux perles, parce que celles-ci ont été retrouvées en grandes quantités dans les sites datant des débuts de la période de contact et qu'elles étaient bien conservées. De plus, la collection des relations de voyage concernant cette région est l'une des plus riches de l'Amérique du Nord en termes de nombre de récits publiés et de la qualité des descriptions ethnographiques, et souvent elle fournit une description des perles et de l'utilisation qui en est faite (Atkinson 1920, Thwaites 1896-1901). Ces sources archéologiques et ethnohistoriques sont complétées par une base de données de quelque 6000 documents notariés qui contiennent des informations sur la fabrication et la vente de perles et qui, à l'instar d'une collection de perles conservée au Louvre, à Paris, datent de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> (Turgeon 1997 : 1-29, 1998 : 585-610 ; Van Ossel 1998).

## LES PERLES EN FRANCE

Dès la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, la France exportait en Amérique du Nord de grandes quantités de perles de verre et d'émail coloré façonnées en « canons » ou en cannes (longs cylindres de verre étiré) [Kidd 1979 : 29]. Par exemple, Charles Chelot, l'un des marchands de perles les plus importants de Paris, fournissait en perles Guillaume Delamarre de Rouen, Samuel Georges de La Rochelle et Pierre Bore de Bordeaux, tous trois actifs dans le commerce naissant au Canada<sup>3</sup>. Beaucoup des perles utilisées pour la traite en Amérique du Nord étaient effectivement fabriquées et vendues à Paris. Nous avons identifié trente-sept fabricants de perles actifs à Paris et vingt-six inventaires après décès, entre 1562 et 1610<sup>4</sup>. Ces fabricants faisaient partie d'une confrérie reconnue et leurs ateliers étaient regroupés au nord des *Halles* (Lespinasse 1879 : 96-97 ; Turgeon 2001 : 58-82). On les désignait par le terme de *patenostriers* — un mot emprunté à l'italien et signifiant fabricant de chapelets — en raison du fait que, en Italie médiévale, les perles de verre servaient presque exclusivement à la fabrication de chapelets. Plusieurs des inventaires du dernier quart du siècle comprennent, outre des perles, des articles de couture :

fil, aiguilles, dés à coudre, ciseaux, ruban, lacets et tissu. Dans certains cas, l'inventaire précise que des gants, des ceintures et des bourses sont brodés de perles, ce qui laisse supposer que les clients laissaient des accessoires à la boutique pour les faire broder et que les patenostriers élargissaient la sphère de leurs activités<sup>5</sup>. Le recours aux perles pour orner les vêtements se généralisa durant le XVI<sup>e</sup> siècle ; c'est ce nouveau marché en expansion, plutôt que celui des seuls chapelets, qui explique la recrudescence du nombre de patenostriers. Les perles embellissent les chapeaux, les gants, les ceintures, les bottes, les chemises et les manteaux, et plus fréquemment encore les dais, coussins, parements d'autel et chasubles (de Farce 1890 : 37 ; Wolters 1996 : 36-39). Les traités amérindiens les virent vraisemblablement sur le corps et les vêtements des capitaines de navires, voire sur de simples matelots. Les marins portaient souvent des colliers ou des bracelets de coquillages attestant des voyages en des terres lointaines et les identifiant sans doute également à la mer, à l'instar de cette coutume maritime, notoire, qui consistait à porter une boucle d'oreille en cuivre spiralé, qui était censée protéger du mauvais œil (Witthoft 1966 : 205).

L'échantillon des inventaires après décès n'est pas très volumineux, et les renseignements que ces derniers contiennent sont succincts, mais donnent tout de même une idée générale des matériaux, des formes, des tailles et des coloris des perles fabriquées à cette époque. Le verre, l'émail<sup>6</sup>, le jais et les coquillages constituent les principaux matériaux employés. On retrouve également l'ambre, le corail, la cornaline, la calcédoine, le cristal de roche, le bois, la corne, l'os, le cuivre et l'ivoire. Le verre et l'émail représentent un peu plus de la moitié de toutes les perles contenues dans les inventaires. Ces dernières sont de formes et de tailles variées : ovales, rondes, circulaires, discoïdes, tubulaires, en forme de melon ou à facettes. Les perles rondes et ovales sont les plus fréquentes ; les perles à facettes sont également nombreuses, mais les formes tubulaires, plus rares<sup>7</sup>. Toutefois, ces dernières se retrouvent assez tôt : l'inventaire de Jacques Leroy, établi en décembre 1562, en contient de grandes quantités (ANF, MCN, LIX 25, 28 décembre 1562). Les notaires précisent très rarement la taille des perles, sauf lorsqu'il s'agit de très petites perles, qu'ils désignent par les termes « petits », « menus » ou « de semence ». Les couleurs sont restreintes aux couleurs de base : noir, blanc, rouge, turquoise, bleu, violet et vert, dans l'ordre ; le jaune est la seule autre couleur mentionnée et n'apparaît qu'une fois. La présence de perles polychromes est suggérée par l'expression « perles de diverses couleurs » ; néanmoins, cette expression ne revient pas souvent, ce qui laisse à penser que la majorité des perles inventoriées étaient monochromes.

Certaines perles sont décrites comme des imitations de modèles italiens, et d'autres comme des importations de Venise ou de Milan. En 1573, Jeanne Gourlin, fabricante de perles, gardait dans sa boutique, située sur la rue Grenier-Saint-Ladre, quelque 43 000 « turquins » (turquoises rondes, IIa40) [Kidd 1970 : pl. II] « à la manière de Venise » (Sciama 1998 : 1-15 ; Trivellato 2000 ; Desainliens 1970 ; Cotgrave 1968). Le même inventaire fait également état de 100 000 « fausses perles de verre de Venise » (ANF, MCN, IX-154, 20 octobre 1573). De la même manière, la boutique de Judith Rousselin, veuve de Pierre Rousselin, contient 17 livres et 2 onces de « marguerites<sup>8</sup> » de Milan (ANF, MCN, XCI-130, 22 mars 1584). Toutefois, ces références à des perles importées sont exceptionnelles (Huguet 1961 ; Godefroy 1982). La grande majorité était fabriquée sur place, comme en témoignent les outils et

l'équipement mentionnés dans les inventaires (Kidd 1979; Karklins 1990; Opper et Opper 1991 : 47-59; Trivellato 2000; Diderot et D'Alembert 1751-1765).

La plupart des données extraites de ces inventaires après décès sont étayées par une collection de quelque 110 perles de 41 types différents, retrouvées récemment sur un site parisien daté approximativement d'entre 1572 et 1605 (Ossel 1991 : 354). Ce site a été fouillé dans le cadre d'un projet d'archéologie de sauvetage au Louvre, lors de sa rénovation et de son agrandissement à la fin des années 1980 et au début des années 1990. Les perles étaient concentrées dans des fossés qui avaient servi au dépôt de vidanges. On avait creusé ces fossés afin d'en retirer le sable nécessaire à la construction du Palais des Tuileries durant la seconde moitié du *xvi*<sup>e</sup> siècle, au moment où ce dernier était devenu partie intégrante du complexe du Louvre (*ibid.* : 356). D'une profondeur variant de 2 à 4 mètres, ces fossés furent progressivement comblés avec des déchets ménagers provenant vraisemblablement des quartiers environnants (*ibid.* : 351-352). Tout comme pour les inventaires après décès, la principale caractéristique de cette collection est la grande variété des matériaux, des formes et des tailles de perles. Ces dernières sont faites de huit matériaux différents : le verre prédomine (44 %), suivi par le jais (14 %), le coquillage (10 %), l'ambre (10 %), le corail (7 %), l'émail ou la faïence (5 %), l'os (5 %) et le cristal de roche (5 %) [Fitzgerald, Knight et Bain 1995 : 117-138].

Or, de nombreuses perles de verre de la collection (83 %) ont été trouvées sur les sites de contact d'Amérique du Nord datant de la seconde moitié du *xvi*<sup>e</sup> siècle ou de la première moitié du *xvii*<sup>e</sup> siècle. Les perles de coquillages, de jais, d'ambre, de corail, d'émail et de cristal de roche se retrouvent également dans les sites amérindiens. Ces résultats confirment que la France ou, plus précisément, Paris, constituait un lieu de fabrication de la plupart des perles nord-américaines. Comme dans les inventaires après décès, le noir, le blanc, le bleu et le rouge dominant dans cette collection. Les seules autres couleurs représentées sont le vert, le brun et le jaune. De plus, presque toutes les perles sont monochromes : seulement trois perles de verre et une perle d'émail sont polychromes. Les formes sont tout aussi variées : rondes, à facettes, discoïdes, ovales, tubulaires, en forme de melon ou de gland, dans l'ordre. Les tailles vont des grandes perles de jais noir mesurant 22 mm par 17 mm aux minuscules perles circulaires de verre en forme de graines, bleues ou noires, de 2 mm par 1-1,5 mm. On retrouve ces dernières en petite quantité.

La découverte de perles de coquillages dans les inventaires après décès et sur le site du Louvre est importante en ce qu'elle infirme l'hypothèse voulant que ce type de perles provienne exclusivement d'Amérique du Nord (Beauchamp 1901; Ceci 1989 : 63-80; Sempowski 1989 : 81-96; Hamell 1996). Les perles de coquillage de la collection du Louvre sont similaires, en termes de tailles, de coloris, de forme et d'apparence, à celles qui ont été trouvées sur les sites de contact<sup>9</sup>. En effet, plusieurs fabricants de perles parisiens se spécialisèrent dans la fabrication de perles de coquillages, communément appelées « porcelaines » en français, une appellation dérivée de l'italien *porcellana* qui désignait les coquillages cauris (Hamell 1992 : 464; Greimas 1992). Lorsque le mot « porcelaine » est utilisé dans les inventaires, il ne fait aucun doute que le terme désigne les perles de coquillages et non les perles émaillées à faïence; des résidus de coquillages inutilisés (« coquilles ») sont mentionnés, alors qu'aucun des outils nécessaires à la fabrication de

perles émaillées ne figure dans ces inventaires<sup>10</sup>. De plus, le mot « porcelaine » est utilisé pour désigner les perles de coquillages dans tous les récits de voyage français sur l'Amérique du Nord, de même que dans les lettres patentes des fabricants de perles parisiens (Vachon 1970-1971, vol. 35 : 251-278, vol. 36 : 179-192, 260; Karklins 1992 : 13; Lespinasse 1879). Certaines de ces perles de coquillages parvenaient en Amérique du Nord. Charles Chelot, qui entretenait de solides relations avec plusieurs des marchands affrétant des bateaux pour le Canada, vendit, en 1599, de grandes quantités de perles de coquillages à Pierre Chauvin, un marchand de fourrures canadien bien connu (ANF, MCN, XCIX-65, 3 novembre 1599). Lescarbott précise également, dans sa relation de voyage, que les Indiens « se servent fort des Matachiez [le mot micmac est employé ici pour désigner les perles de coquillages marins] qu'on leur porte de France » (Lescarbott 1612 : 732).

En France, la valeur des perles de verre, d'émail et de coquillages était limitée; on considérait ces dernières comme des imitations des pierres précieuses (Barrelet 1953 : 62, 91). Ces perles fabriquées furent rarement assez prisées pour être portées directement sur le corps en colliers ou en bracelets, privilège réservé aux pierres précieuses. Dans tous les portraits européens réalisés au *xvi*<sup>e</sup> et au *xvii*<sup>e</sup> siècle que nous avons examinés, et où le personnage principal porte quelque bijou, il s'agit de pierres précieuses ou de perles de nacre. Ainsi, le portrait réalisé en 1584 par Felipe de Llano de la fille du roi d'Espagne, *l'Infante Isabelle Clara Eugenia*, est le seul tableau où figurent des perles de verre clairement dépeintes, et celles-ci apparaissent sous la forme d'un chapelet autour du cou de la femme de chambre de l'Infante (Boucher 1996 : 426). Les perles ne figurent même pas dans les ouvrages prétendant rendre compte des costumes des femmes ou des hommes de différents rangs et de tous les pays ou régions du monde. Seule exception, cette description d'un Amérindien de la Floride dont on dit qu'il porte un collier et des boucles d'oreille en cuivre et en os (Vecellio 1860 : 503). Les perles trouvées sur le site du Louvre servaient probablement à orner les vêtements des domestiques, femmes de chambre et valets, comme le suggère le fil ou la broche qui était encore accroché à certaines d'entre elles. Même quand elles faisaient partie intégrante du costume, les perles communes étaient reléguées aux éléments périphériques comme les bottes, les gants, les ceintures et les bourses. Ces perles étaient bon marché, et le devinrent apparemment de plus en plus à mesure que leur production augmentait (Palissy 1844 : 307). À titre d'exemple, Johannes Hoyarsabal, marin et marchand basque, acheta en 1587, à Bordeaux, 50 000 perles turquoises pour le prix de 40 livres tournois, soit le salaire payé à l'époque aux marins s'engageant pour un voyage transatlantique jusqu'au Canada (ADG, 3E 5428, 5 février 1587).

## LES PERLES EN AMÉRIQUE

Très recherchées, les perles d'origine européenne connaissent une rapide et très large diffusion dans tout le nord-est de l'Amérique du Nord dès la deuxième moitié du *xvi*<sup>e</sup> siècle. Introduites par les explorateurs et les pêcheurs normands, bretons et basques, elles sont échangées d'abord sur les côtes de l'est du Canada et circulent abondamment parmi les groupes algonquiens de la péninsule acadienne et de la Nouvelle-Angleterre (Whitehead 1993 : 327-328; Willoughby 1924, vol. 9, no. 1 : 1-37; Billings 1980 : 118-127). Empruntant des réseaux d'échange préhistoriques, elles ne tardent pas à descendre vers le sud et à remonter les grandes rivières de la

côte est du continent : la Penobscott, la Hudson et la Susquehanna (Bradley et Childs 1991 : 9; Kent 1993 : 15-19, 211-223). Dès les années 1580, les Basques et les Normands introduisent les perles dans la vallée du Saint-Laurent ; de là, elles gagnent les groupes algonquiens du nord du Québec et les nombreux groupes iroquoiens qui forment un chapelet de villages le long du Saint-Laurent et autour des Grands Lacs (Turgeon 2001 : 71-77). Avant la fin du siècle, elles atteignent la lointaine vallée de l'Ohio, située au cœur du continent.

Les perles de coquillages marins sont l'un des premiers objets exotiques à apparaître sur les sites iroquoiens de l'intérieur. Elles sont totalement absentes des sites archéologiques de la période préhistorique tardive (1000 à 1500 après J.-C.), une période de localisme profond pour laquelle il n'existe que très peu d'indices de commerce ou de contacts entre les groupes (Bradley 1987 : 25). La plupart des perles datant de cette période proviennent de matériaux locaux : coquillages d'eau douce, os d'animaux, phalanges de cerfs et dents de mammoth (Ceci 1989 : 68; Wray *et al.*, 1987 : 147; Ramsden 1990 : 370-371; Lennox et Fitzgerald 1990 : 423; Kuhn et Funk 1994 : 78-79; Pendergast 1989 : 98). Il est possible que les Iroquoiens aient acquis des perles de coquillages marins directement auprès d'Européens ou par l'intermédiaire de groupes algonquiens qui les obtinrent de pêcheurs ou d'explorateurs européens durant les toutes premières décennies du *xvi<sup>e</sup>* siècle (Ceci 1989 : 72; Fenton 1998 : 226; Quinn 1977 : 123-131). Les récits de la présence européenne circulèrent sans doute rapidement et largement, et les groupes indiens voyagèrent certainement jusqu'à la côte pour voir ces êtres étranges, de peau blanche et barbus. Les Iroquoiens du Saint-Laurent rencontrés par Cartier dans la péninsule de Gaspé en 1534 étaient probablement venus dans cette intention ; de fait, l'absence de vestiges archéologiques iroquoiens indique une occupation récente et sporadique de ce territoire, et non un mouvement migratoire saisonnier de longue date (Tremblay 1998 : 116).

La présence de perles de coquillages marins s'accrut considérablement durant la seconde moitié du *xvi<sup>e</sup>* siècle et atteignit son apogée vers le milieu du *xvii<sup>e</sup>* siècle (Bradley 1983 : 97). Par exemple, le site sénéca Adams (1560-1575) en contenait plus de 1 700, alors qu'on en a trouvé plus de 120 000 spécimens sur le site sénéca plus tardif Power House (1635-1655) [Wray *et al.* 1987 : 137; Ceci 1989 : 69]. Ce bond dans la consommation fut très probablement lié à l'introduction de perles de coquillages marins tubulaires employées pour fabriquer les ceintures de wampum, ces bandes de perles cylindriques tissées de plusieurs centimètres de large et de 60 à 100 cm de long, faites de centaines, parfois de milliers de perles. Les premières descriptions européennes de ces ceintures apparurent dans les documents historiques au début du *xvii<sup>e</sup>* siècle. Il est probable que Lescarbot y faisait référence quand il mentionnait les « colliers » et les « écharpes » de perles de coquillages utilisés par les Micmacs ; Champlain également utilisa le terme « collier » de perles de coquillages pour décrire ses échanges avec les Hurons (Vachon 1970 : 255). Toutefois, le premier texte détaillé nous est fourni par le récollet Gabriel Sagard, qui séjourna chez les Hurons en 1623-1624 : « Leurs porcelaines sont diversement enfilées, les unes en colliers, larges de trois ou quatre doigts, faites comme une sangle de cheval qui en aurait ses ficelles toutes couvertes et enfilées, et ces colliers ont environ trois pieds et demi de tour ou plus... » (Sagard 1632 : 224). L'utilisation des ceintures de wampum se répandit rapidement parmi tous les groupes iroquoiens et chez certains groupes

algonquiens septentrionaux (Vachon 1970 : 254; Whitehead 1993 : 43, 67, 77; Heidenreich 1990 : 486). Les perles tubulaires employées pour leur fabrication remplacèrent très vite les perles discoïdes des collections archéologiques antérieures (Ceci 1989 : 72; Kent 1993 : 171-172).

Durant la seconde moitié du *xvii<sup>e</sup>* siècle, les colons hollandais et anglais commencèrent à mettre à contribution les groupes algonquiens du Connecticut et de Long Island en leur fournissant des alènes métalliques leur permettant de fabriquer de plus grandes quantités de perles de coquillages, que les colons troquaient puis utilisaient pour se procurer des fourrures auprès de groupes iroquoiens de l'intérieur (Ceci 1990 : 59; Peña 1990 : 28; Fenton 1985 : 227). Les colons hollandais et anglais se mirent très vite à fabriquer ces perles à leur tour. La demande pour les perles de coquillages était si grande chez les Iroquoiens que celles-ci servaient de monnaie d'échange pour le commerce des fourrures. Leur cours fut même institué légalement en Nouvelle-Angleterre : en 1637, leur valeur était établie à quatre perles pour un penny (Beauchamp 1901 : 351). Il est significatif que les seuls groupes amérindiens à ne pas utiliser de perles de coquillages étaient les Algonquiens du sud de la Nouvelle-Angleterre qui les fabriquaient (Ceci 1989 : 72; Beauchamp 1901 : 342). Ces perles ne pouvaient acquérir une valeur symbolique chez ces groupes, puisqu'elles étaient fabriquées localement avec des matériaux locaux.

Les perles de coquillages marins furent transformées et servirent à de nouveaux usages chez les groupes autochtones de l'intérieur. Pour rendre plus familiers ces objets étrangers et marquer leur appropriation, ces groupes retravaillèrent les perles afin qu'elles répondent à leurs propres valeurs esthétiques. La présence d'alènes métalliques, de meules et d'outils de débitage atteste ces interventions. Dans certains colliers, les perles étaient effilées et enfilées de manière particulière, les plus grandes étant assemblées au milieu, et les plus petites distribuées progressivement vers les extrémités. Dans d'autres cas, les perles tubulaires étaient coupées et utilisées pour décorer des objets en bois (Ceci 1989 : 72; Sempowski 1989 : 91; Wray *et al.*, 1987 : 145).

Les perles de cuivre européennes et les résidus de cuivre apparaissent sur les sites iroquoiens vers le milieu du *xvii<sup>e</sup>* siècle, un peu avant les perles de verre. L'apparition des perles de cuivre et de verre correspond au développement du commerce avec les pêcheurs français et basques, dont la présence augmenta rapidement sur la côte atlantique à partir des années 1540 et 1550 (Turgeon 1998 : 590). Les navires de pêche à la morue et à la baleine avaient probablement à bord des chaudrons de cuivre et de laiton servant à la cuisine, et il est possible que les officiers aient porté des perles de verre sur leur chemise, leur chapeau, leur ceinture ou leurs gants. Ces matériaux n'étaient pas totalement nouveaux pour les Amérindiens, dont les sites de la période préhistorique tardive et des débuts de la période historique contiennent de petites quantités de cuivre et de cristaux de quartz locaux (Bradley 1983 : 42; Fitzgerald 1990 : 429; Miller et Hamell 1986 : 316). Les Mohawks devinrent les principaux fournisseurs en cristaux de quartz des autres groupes amérindiens du Nord-Est et furent appelés « Agniès » par les Hurons, un terme signifiant 'peuple de l'endroit où il y a des cristaux'. (Snow 1994 : 86). Si les perles de verre sont apparues après celles en cuivre, elles surclassèrent rapidement ces dernières durant la seconde moitié du *xvii<sup>e</sup>* siècle et devinrent extrêmement répandues au *xviii<sup>e</sup>* siècle.

Tout comme les perles de coquillages marins, les perles de verre et de cuivre montrent des signes de modification : les

perles de cuivre étaient façonnées en forme ronde ou tubulaire à partir de petites pièces de cuivre découpées dans des chaudrons, et les perles de verre polychromes étaient quelquefois limées de manière à faire ressortir certaines couleurs (Kenyon 1986 : 58-59). Le verre, le coquillage et le cuivre étaient agencés en colliers et en bracelets dont le style était radicalement différent de celui de l'Europe. Contrairement à la pratique européenne qui tend à privilégier les ensembles unis, on a ici un penchant pour les mélanges et les contrastes : les colliers sont souvent composés d'un amalgame de perles de coquillage, de verre et de cuivre, dont le caractère hétérogène est rehaussé par des alternances de perles petites et grosses, rondes et tubulaires, claires et foncées (Sempowski 1989 : 87; Wray *et al.*, 1987 : 248; Rubertone 2001 : 138, 144). Quelques perles de verre étaient parfois mêlées aux perles de coquillages dans les ceintures de wampum : beaucoup des ceintures les plus importantes contiennent une ou deux perles de verre discrètement insérées parmi les perles de coquillages (Snow 1994 : 4; Hamell 1996 : 47).

Les Amérindiens choisissaient des coloris de perles qui correspondaient aux valeurs qu'ils désiraient exprimer. Alors que la vaste majorité des perles de la collection parisienne sont monochromes, les assemblages retrouvés dans les sites archéologiques de l'Amérique du Nord comportent une proportion plus grande de perles polychromes. Les Amérindiens privilégiaient les perles polychromes, car celles-ci étaient plus difficiles à fabriquer et généralement plus dispendieuses que les perles monochromes. Bien que les mêmes coloris de base (blanc, noir, bleu et rouge) prédominent dans les collections des deux côtés de l'Atlantique, il existe une différence majeure dans l'évolution de ces coloris. En France, les catégories de couleurs demeurent relativement stables pendant cette période, alors qu'en Amérique du Nord, il y a eu visiblement passage de la prédominance du blanc au noir puis du noir au rouge (Bradley 1983 : 30-34; Kenyon 1986 : 53-59; Kenyon et Kenyon 1983 : 59-66; Hamell 1992 : 459-462; Whitehead 1993 : 66, 164). Cette évolution est à mettre en rapport avec les transformations sociales et politiques des peuples de langue iroquoienne et algonquienne du nord-est de l'Amérique. Comme George Hamell l'a brillamment montré, la couleur constituait, pour ces groupes, un principe organisateur de la vie matérielle et sociale. Le blanc exprimait un état social; métaphore de la lumière et de la vie, il représentait les états positifs du bien-être physique, social et spirituel, en bref, les abstractions hautement valorisées (Hamell 1992 : 456; Mester 1989 : 164). Pour cette raison, les coquillages marins blancs constituaient, selon les termes du jésuite Paul Le Jeune, « les perles et les diamants » du pays (Thwaites 1899 : 287-291). Par contre, le noir exprimait des états asociaux, les aspects négatifs de la vie et, en fin de compte, la mort. Le rouge constituait la couleur des états antisociaux, de l'animosité et de la guerre. Il pouvait être connoté positivement s'il était consacré à des objectifs sociaux constructifs, ou négativement s'il servait à des fonctions socialement destructives. La prédominance du blanc durant cette période initiale de contact peut correspondre à l'expression d'optimisme et d'espoir de mieux-être suscités par la rencontre avec les Européens, et contraste avec la prédominance des perles noires exprimant un pessimisme généralisé occasionné par les épidémies qui décimèrent les populations amérindiennes dans les années 1620 et 1630; puis le rouge correspond à la période d'affrontements sanglants intertribaux qui s'ensuivirent et menèrent à la disparition de nombreux groupes dans les années 1640 et 1650.

Bien que les perles exotiques de coquillages, de cuivre et de verre introduites durant la période historique aient des antécédents dans les modèles culturels préhistoriques amérindiens, elles ne se substituèrent pas à proprement parler aux matériaux locaux ni n'exprimèrent le prolongement du système de valeurs préhistorique. Au contraire, l'utilisation de ces objets marqua une rupture avec le passé. On accorda une attention spéciale aux perles étrangères qui furent investies de valeurs rituelles et cérémonielles. Ces perles dépassèrent rapidement en nombre leurs homologues préhistoriques (perles de coquillages d'eau douce, perles en os, phalanges de cerfs, dents perforées, disques lithiques ou de céramique) qui tendent à apparaître en plus petit nombre, voire à disparaître des collections archéologiques de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. À cette époque, les Amérindiens commencèrent également à créer, avec les perles, des objets sans équivalents dans les périodes antérieures : croissants de coquillages, ceintures de wampum, spirales de cuivre, cônes, anneaux et boucles (Bradley et Childs 1991 : 7; Lennox et Fitzgerald 1990 : 423; Ramsden 1990 : 371-372; Wray *et al.* 1987). Ces nouvelles perles et ces nouveaux objets non seulement remplacèrent les perles ou objets locaux, mais ils furent également utilisés dans de nouveaux contextes cérémoniels : comme moyen privilégié de parure corporelle, de négociation de traités, de restitution de prisonniers, de compensation pour des vies perdues et de mémorisation d'événements historiques importants.

## LES PERLES ET LE CORPS

Les cultures amérindiennes attribuent davantage de valeur aux perles qu'à la plupart des autres objets étrangers, parce que celles-ci pouvaient être associées au corps et exprimer efficacement des valeurs abstraites, sociales et politiques. La surface polie des perles véhiculait les notions de fini, de brillance, de vivacité et d'action (Mester 1989 : 226; Comaroff et Comaroff 1991 : 185-186; Drewal et Mason 1998 : 78). Personne ne décrit de façon plus éloquente l'importance que les Amérindiens attribuaient à la dureté et à la brillance que Sagard, qui rapporte une scène au cours de laquelle lui et quelques traiteurs de fourrures tentèrent de faire passer des perles d'ivoire pour des perles de coquillages marins : « On avoit tasché de leur faire passer de l'yvoire pour de la porcelaine, mais il n'y a pas eu moyen pour ce que la porcelaine est tout autrement dure, blanche & luisante que l'yvoire, & par ainsi aysée à discerner. » (Sagard 1866 : 253) Contrairement aux aliments et autres marchandises périssables, les perles ne s'altéraient ni ne se décomposaient. Inaltérables, elles représentaient la plénitude, la plénitude et l'immortalité. Les perles de coquillages, de cuivre et de verre figuraient également la lumière, l'esprit et la connaissance pour les groupes iroquoiens et algonquiens du Nord-Est (Hamell 1983 : 5). Les perles blanches de coquillages et de verre étaient associées à la chevelure des ancêtres et symbolisaient les aspects cognitifs de la vie : visibilité, transparence, harmonie et ténacité de l'esprit. Elles constituaient des métaphores de la vision. Dans son dictionnaire de la langue huronne, Sagard précise que les Hurons utilisaient le terme *acoinna* (œil) pour désigner la *rassade* (perle de verre) des Français (Sagard 1632). Cette parenté s'exprime non seulement dans la langue, mais aussi dans la culture matérielle : les perles de verre et de coquillages sont quelquefois incrustées en guise d'yeux sur les pipes à effigie trouvées dans les sites iroquoiens du XVII<sup>e</sup> siècle (Hamell 1983 : 24,27). Les perles renvoyaient à l'image de l'iris et leur orifice symbolisaient la pupille, à travers laquelle passent la lumière et les perceptions. Dans la culture

amérindienne, les yeux servaient d'intermédiaires entre le monde intérieur de l'esprit et le monde extérieur de la vie et, en dernier lieu, entre l'âme et les esprits. En tant que métaphores des yeux et de la lumière, les perles avaient le pouvoir d'activer la mémoire et servaient d'outils mnémotechniques permettant de consigner des événements importants ou de désigner des conduites culturellement encodées.

Les perles furent d'abord et avant tout utilisées comme parures corporelles. Le fait de les arborer constituait un excellent moyen de signifier leur appropriation et de les rendre visibles (Graeber 1996 : 4-5 ; Comaroff et Comaroff 1991 : 178 ; Sciamia 1998). En fait, le corps et tout particulièrement la peau ont toujours été considérés comme la première toile de l'objet d'art et le médium par excellence de la consommation ostentatoire. Les Amérindiens ramenaient presque systématiquement les marchandises européennes au corps et les transformaient en parure corporelle. Des talons de haches métalliques très lourds ont été retrouvés sur la poitrine des squelettes dans les sépultures, suggérant que celles-ci étaient portées comme colliers (Fitzgerald 1979 : 43-60 ; Whitehead 1993 : 41). Dans sa *Relation* de 1657-1658, Le Jeune prétend avoir vu « un Huron porter autour du cou une poulie de navire et un autre, des clés » (Thwaites 1899 : 91). Contrairement à l'usage français, qui réservait les perles à l'ornementation des tissus, les Amérindiens portaient des perles à pratiquement toutes les articulations du corps : cou, hanches, genoux, coudes, épaules, poignets et doigts. Le Jeune remarque ceci : « On porte, en France, les bracelets au poignet de la main. Les Sauvages [du Canada] les portent non seulement au mesme endroit, mais encore au dessus du coude, & et mesme encore aux iambes, au dessus de la cheville du pied » (*ibid.* : 289-290). Les résultats de fouilles archéologiques confirment ces informations tirées des relations de voyage. En effet, à l'occasion de fouilles dans les cimetières, les archéologues ont retrouvé *in situ* des bracelets de perles encore attachés aux poignets des morts et des bagues incrustées de perles de coquillages autour des doigts (Kidd 1953 : 369-370 ; Rubertone 2001 : 148-152). Les perles de verre et de coquillages étaient aussi portées au genou, à la taille, aux épaules ou autour de la tête (Karklins 1990 : 68). Presque toutes les articulations accueillait des parures de perles, qui conféraient à ces endroits mobiles et fragiles davantage de force et de résistance. Les perles ficelaient littéralement les membres aux corps et les fortifiaient.

Tous les membres de la communauté (hommes, femmes et enfants) portaient des perles pour assurer leur reproduction sociale. Ces parures garantissaient force, courage et protection aux guerriers. En 1603, Champlain rencontra des guerriers montagnais habillés de vêtements de fourrures décorés « de perles et de cordes de différentes couleurs » (Biggar 1922, 1 : 179). De même, les guerriers hurons et iroquois « s'endurcissaient » en portant des bracelets, des brassards et des bandeaux de perles (Thwaites 1899, 13 : 39, 22 et 279). Sagard précise que les hommes hurons portaient « ordinairement tous leurs plus beaux colliers et *matachias* en guerre » (Sagard 1632 : 240). Parant le corps du combattant, les perles conféraient également leur pouvoir aux casse-tête et tomahawks. Les trois cents perles de coquillages marins trouvées dans la tombe d'un homme sur le site sénéca Adams avaient été incrustées dans un casse-tête en bois (Wray *et al.* 1987 : 145). La découverte récente de deux autres tomahawks iroquois, datés d'avant 1650, suggère une utilisation généralisée des perles pour cet usage : les deux objets comportaient des ornements très élaborés de

perles de coquillages et de verre fixées dans de la résine (Brasser 1978, vol. 15 : 87). Lors des rites d'initiation des jeunes guerriers, les perles étaient censées durcir leurs âmes (Scull 1967 : 40). Durant la période d'épidémies dévastatrices et de luttes intertribales intenses, les guerriers jouèrent un rôle crucial non seulement pour protéger, mais aussi pour régénérer la communauté. La capture et l'adoption d'hommes et surtout de femmes et d'enfants constituèrent pratiquement le seul moyen de compenser les pertes dues aux attaques ennemies et à la maladie. Seules l'adoption et l'intégration de prisonniers permirent à certains groupes, dont les Mohawks, d'augmenter leur population au cours du XVII<sup>e</sup> siècle (Snow 1994 : 76, 81).

Chez les femmes, les perles étaient associées à la séduction, à la fertilité et à la reproduction. Obtenues par les hommes auprès des commerçants français, hollandais ou anglais, elles étaient assemblées et portées par les femmes au cours des fêtes, des danses et autres cérémonies. Champlain décrit les efforts déployés par les parents pour procurer à leurs filles ces parures exotiques façonnées en colliers, ceintures, bracelets et boucles d'oreille :

en ceste façon vestues & habillées poupinement, elles se monstrent volontiers aux dances, où leurs peres & meres les envoient, n'espargnans rien pour les embellir & parer ; & puis assurer avoir veu en des dances, telle fille qui avoit plus de douze livres de porcelaine sur elle (Biggar 1922 : 313).

Les perles ne faisaient pas que mettre en valeur les parties attirantes du corps (poitrine, bras, jambes, tailles) et représenter les organes reproducteurs (les seins, le clitoris, les ovaires et, dans le cas du mollusque marginelle, le vagin) [Sciamia 1998 : 15], elles éveillaient également les instincts sexuels par leurs mouvements oscillants et leurs tintements (Howard 1998, V : 51). Elles constituaient l'outil esthétique des jeunes femmes désireuses de trouver un conjoint pour elles-mêmes et un gendre pour leurs parents, afin de produire de nouveaux membres de la société en mettant au monde et en élevant des enfants.

Les perles servaient en particulier à renforcer et à protéger les jeunes et les éléments les plus vulnérables de la société. La grande majorité des perles trouvées dans les tombes sénécas des débuts de la période historique sont associées à des sub-adultes. Sur le site Adams (1560-1575), par exemple, plus de 70 % des perles de verre se trouvaient dans les sépultures de nouveau-nés, d'enfants ou d'adolescents<sup>11</sup> (Wray *et al.* 1987 : 114 ; Rubertone 2001 : 145). Les premières perles de cuivre et de verre identifiées dans des sépultures des Neutres et des Hurons étaient également associées à des sub-adultes (Lennox et Fitzgerald 1990 : 429 ; Ramsden 1990 : 380). Les jeunes étaient plus vulnérables aux famines et aux épidémies et les taux de mortalité infantile étaient extrêmement élevés. Champlain explique que les Hurons ornaient les planches porte-bébé de perles et en passaient au cou de l'enfant, « si petit soit-il » (Biggar 1922 : 318). Sagard remarque également que les perles embellissaient le pourtour de ces planches, ainsi que les oreilles et le cou des tout-petits (Sagard 1990 : 205-207). Dans son étude très détaillée d'un cimetière narragansett du sud de la Nouvelle-Angleterre daté du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, Patricia Rubertone remarque que les enfants portaient effectivement des perles aux poignets, au cou, à la tête et aux oreilles (Rubertone 2001 : 143). Le tintement des perles au cou des enfants ou sur les porte-bébé était censé éloigner les mauvais esprits appelant les enfants à eux. Les perles ornant les oreilles servaient peut-être à empêcher les éléments étrangers et nocifs de pénétrer dans le corps. C'est en effet par cette ouverture du



corps que la maladie s'exprime d'abord chez l'enfant. Les perles constituaient un moyen de préserver ces êtres précieux et de les garder dans la communauté des âmes vivantes.

Alors que la dureté des perles évoquait la résistance et la maturité de l'âge adulte, leur petitesse représentait l'extrême fragilité et l'innocence de l'enfance. Aussi, les très petites perles étaient souvent associées aux enfants. Il est significatif que cet objet exotique le plus prisé ait aussi été le plus petit. De plus, les perles étaient elles-mêmes évaluées en fonction de leur taille : les plus délicates étaient les plus appréciées. Sur les sites, on retrouve des perles de verre de plus en plus petites : rares sur ceux du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, les perles « de semence » deviennent plus fréquentes au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. Ces menus objets exigeaient qu'on les manipule avec précaution, étant donné qu'on pouvait facilement les perdre. Comme les tout-petits, les toutes petites perles avaient le pouvoir de créer une vie de rêve, une sorte de temps transcendantal niant le changement et la mort (Stewart 1993 : 65).

Les perles placées sur le corps servaient de signes, reflets de la socialisation progressive des individus de la communauté. Orner par des colliers de perles le cou, les poignets et la tête des tout-petits constituait une façon de marquer les extrémités du corps, d'accroître leur capacité de socialisation et de les projeter dans le monde, dans la mesure où ce sont ces extrémités du corps qui permettent à l'individu d'agir sur le monde (Pietak 1998 : 135-161 ; Howard 1998, V : 55). À la puberté, les adolescents étaient à nouveau parés de perles. On donnait aux jeunes hommes des colliers, des bracelets, des brassards et des bandeaux afin de marquer leur entrée dans le monde des guerriers (Scull 1967 : 40). Ces ornements étaient censés augmenter leur force physique mais aussi les aider à user de leur jugement lors des combats. Les jeunes femmes recevaient pour leur part des colliers, des bracelets et des ceintures. Sagard remarque que certaines portaient « de grandes plaques [de perles] par devant leur estomac et d'autres par derrière, accommodées en rond et comme une cardé à carder la laine », comme un tablier, afin de couvrir le pubis (Sagard 1990 : 224). Apparemment portés par les femmes mariées, ces tabliers de perles semblent avoir exprimé le besoin de contenir les forces potentiellement perturbatrices de la sexualité. À mesure que les hommes et les femmes avançaient en âge, le recours aux perles diminuait. Dans le cimetière des Indiens narragansetts fouillé par Patricia Rubertone, les corps des jeunes femmes étaient les plus abondamment ornés de perles, généralement de couleurs claires et brillantes, alors que les perles associées à ceux des femmes d'âge moyen étaient moins nombreuses et plus foncées, comme si les perles annonçaient que les responsabilités sociales de ces femmes s'étaient intensifiées. Le missionnaire jésuite Joseph-François Lafitau note que, dans les sociétés iroquoiennes, l'ancien « se fait une gloire de vivre dans une négligence tout opposée, et de ne porter plus rien de superflu, ou qui ne soit usé, afin de faire comprendre qu'il pense à des choses plus sérieuses » (Lafitau 1983 : 217). Le Soi des membres les mieux socialisés de la communauté était devenu suffisamment affirmé pour que le corps puisse se passer de perles.

Pour les hommes adultes, les perles étaient associées aux fonctions d'orateur et de chef. Par exemple, c'était les hommes endurcis et avisés d'âge moyen que l'on chargeait des missions diplomatiques et à qui l'on confiait des colliers (appelés ceintures en anglais et parfois même en français) de wampum utilisées pour concrétiser et sceller les traités. À partir du début du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, peut-être même avant, ces colliers de perles jouèrent un rôle central lors des rencontres diplomatiques. Ils

étaient faites de plusieurs centaines, voire de plusieurs milliers de perles de coquillages (et quelquefois de verre), étroitement tissées les unes aux autres par des femmes qui exprimaient ainsi les « paroles » ou les « voix » du groupe (Hamell 1996 : 46-47 ; Karklins 1992 : 66-69). Une fois que le groupe s'était mis d'accord sur la voie diplomatique à adopter, les individus et les clans familiaux fournissaient les perles qui, assemblées, symbolisaient l'ensemble de la communauté et de ses décisions (Vachon 1970-1971 : 182). Le porte-parole rappelait à son auditoire, durant son allocution, qu'il s'exprimait au nom du groupe, comme si tous parlaient d'une même voix. Aussi l'Iroquois Kiotsaeton, envoyé aux Trois-Rivières en 1645 pour négocier un traité de paix avec les Français, commença-t-il ainsi son discours : « Onontio, prête l'oreille à mes paroles, je suis la bouche de tout mon pays : Tu entends tous les Hiroquois, quand tu m'entend parler. » (Marie de l'Incarnation 1971 : 254) Marie de l'Incarnation rapporte que Kiotsaeton était arrivé « couvert de perles », muni de dix-sept colliers de wampum, dont il portait quelques-uns sur lui et les autres dans un sac, constitués de quelque 30 000 perles de coquillages. Cette réunion de haute importance eut lieu dans la cour du fort : le gouverneur et sa délégation étaient assis d'un côté, et les cinq ambassadeurs iroquois leur faisaient face ; du côté opposé, les groupes algonquiens alliés aux Français ; à côté d'eux, les Français et les délégués hurons ; enfin, Kiotsaeton, en plein centre. L'orateur ne se contenta pas de parler, mais mima littéralement la signification des perles, « comme un acteur sur un théâtre en faisant mille gestes » (*ibid.* : 254). Le premier collier fut donné au gouverneur, pour avoir sauvé la vie d'un guerrier iroquois, le second pour témoigner du retour d'un prisonnier français, le troisième pour calmer la colère des Algonquiens, etc. Le plus important et le plus beau des colliers, le dixième, exprimait le désir des Iroquois de faire la paix avec les Français. Tout en parlant, Kiotsaeton présentait chaque collier dans sa main étendue, afin que chacun puisse le voir. Les colliers furent ensuite suspendus à une corde traversant la cour ; en dépliant les colliers, Kiotsaeton ouvrait son cœur et le cœur de tout son peuple. Suspendus, défroissés, ne cachant rien, ils exprimaient la sincérité du porte-parole, les paroles de l'âme (Vachon 1970-1971 : 188). Kiotsaeton fut, selon les Français, « éloquent » et persuasif, puisque, le lendemain, le gouverneur répondit, par quatorze présents, qu'il acceptait les termes du traité de paix. Pour les Iroquoiens, l'orateur représentait la quintessence de l'action politique. C'est en manipulant les mots que l'on pouvait persuader et contrôler les autres, et étendre l'influence de la communauté par delà ses frontières (Scaraneli et Scaraneli 1999 : 11). L'art oratoire était considéré comme ultime forme du capital symbolique ; c'était par la circulation des discours structurés que la reproduction sociale et politique pouvait se faire. Plus que de simples paroles ou de simples voix, les colliers de wampum représentaient la nation (Fenton 1985). D'ailleurs, ce n'est peut-être pas un hasard si ce collier en forme de ceinture qui servait à ficeler la principale articulation du corps – plutôt que les brassards, les bracelets et les bandeaux – se détache du corps pour devenir l'icône, par excellence, du corps politique. De tous les objets perlés, cette ceinture s'imposait par ses dimensions et par le fait qu'elle soutenait la principale articulation du corps.

Non seulement les perles assuraient-elles la reproduction sociale et biologique de la communauté, mais elles suivaient également les morts dans leur tombe pour leur servir dans l'au-delà. Tout comme les autres marchandises européennes,

presque toutes les perles circulant en Amérique du Nord finissaient dans des sépultures (Bradley 1983 : 110; Lennox et Fitzgerald 1990 : 429-431; Ramsden 1990 : 380; Whitehead 1993 : 23-82; Wray *et al.* 1987 : 115-137, 239; Wray 1991 : 393). La pratique des offrandes mortuaires se développe pendant la période de contact avec les Européens. En effet, les sépultures de la fin de la période préhistorique ne contiennent pratiquement aucun objet matériel. L'enterrement des perles et de la plupart des autres objets exotiques débute au moment de l'arrivée des Européens, et cette pratique augmente progressivement avec le développement des échanges; de plus, la grande majorité de ces perles est d'origine européenne (Fitzgerald 1990 : 113; Hamell 1992 : 458). Dans le cas des Hurons et des Neutres, par exemple, presque toutes les perles exotiques, qu'elles soient d'origine européenne ou nord-américaine, se retrouvent dans les sépultures, alors que les perles faites de matériaux locaux se retrouvent presque exclusivement sur les sites des villages (Drouin 1993 : 3-4). Dans les tombes, les perles étaient sans doute censées servir aux mêmes usages que chez les vivants : elles étaient placées directement sur le corps à titre de parure. Le fait de les joindre aux sépultures représentait une extension du système d'échange dans l'au-delà et une façon de leur conférer une plus-value rituelle. Comme les offrandes aux morts, les perles étaient « échangées » pour la dernière fois en passant du monde d'ici-bas à celui de l'au-delà. L'idée d'échange est clairement exprimée par un chef micmac expliquant au colon français Nicolas Denys que l'approvisionnement des sépultures en marchandises européennes mettait ces dernières « au service des trépassés dans l'autre monde – parce que ce sont des objets nouveaux – qui dans l'autre monde n'existent pas encore » (D'Entremont 1982 : 259). L'acte de les enterrer exprimait l'intention de retirer ces perles de la circulation et de se les approprier radicalement en les plaçant hors de portée de leurs créateurs et des autres êtres vivants. Inaccessibles, les perles devenaient des objets de sacrifice destinés à s'allier les dieux ou à renforcer les êtres réincarnés. Désormais inopérantes sur terre, elles ne pouvaient servir qu'aux âmes de l'autre monde.

## CONCLUSION

Plus que de simples substituts pour les matériaux locaux, les perles exotiques ont constitué, dans le nord-est de l'Amérique du Nord, l'expression d'une nouvelle dynamique interculturelle. La période de contact amena des bouleversements importants dans l'utilisation des perles : ces dernières provenaient désormais de l'extérieur, apparaissaient plus fréquemment et en plus grande quantité, sous de nouvelles formes et configurations, et elles servaient dans des contextes hautement ritualisés. Sans doute faut-il attribuer cette objectivation de leur valeur au contexte des contacts lui-même, plutôt qu'à une transformation interne de la pensée et de la cosmologie amérindiennes. Durant la période de localisme profond qui caractérise l'époque sylvicole tardive, les groupes autochtones exprimèrent leur valeur et leur identité par des perles issues de matériaux locaux. Avec l'accroissement des échanges, des mouvements de populations et des tensions interculturelles, les Amérindiens adaptèrent leurs formes de représentation au nouveau contexte et recomposèrent leur identité avec les perles de l'autre, puisque l'acte de s'incorporer l'autre constituait un moyen de se régénérer soi-même. Les contacts provoquèrent un changement fondamental, passant d'une identité ancrée dans le soi à une identité élaborée à partir des (res)sources de l'autre.

Les perles exotiques acquièrent de la valeur en Amérique du Nord en raison de leur statut d'objets étrangers déplacés et réappropriés. L'acte d'appropriation autant que la nature de l'objet lui-même conféra leur valeur aux perles et en fit des « opérateurs » d'identité. Comme l'expriment les colliers de wampum, les perles tissaient les uns aux autres les membres de la communauté, afin qu'unis, ils puissent intégrer d'autres personnes. L'échange ne visait pas l'accumulation de capital, mais la régénération sociale; la valeur des perles était proportionnelle à leur capacité de rassembler les gens. De plus, leur potentiel régénérateur dépassait le corps pour s'étendre au corps politique puis au monde des morts. Le fait d'inclure des perles dans les sépultures représentait une extension du système d'échanges dans l'autre monde et révélait l'intention de les retirer de la circulation terrestre afin de se les approprier de manière définitive et, ce faisant, de leur donner une valeur supplémentaire.

Les perles européennes acquièrent en Amérique du Nord une valeur symbolique et idéelle parce qu'elles étaient des objets appropriés. Jean Baudrillard rappelle que l'une des principales fonctions de l'objet matériel est d'exprimer la propriété (Baudrillard 1968 : 104). Depuis la période de contact, la grande majorité des perles circulant parmi les groupes autochtones américains, qu'elles soient de coquillages, de cuivre ou de verre, ne provenait pas de la culture qui en faisait usage. Ces perles constituaient des artefacts culturels produits dans des lieux éloignés par d'autres peuples et gagnaient en valeur par l'échange (Cook et Crang 1996 : 132; Helms 1988 : 4). Comme tous les produits du troc, ils transportaient avec eux une histoire — le récit de leur acquisition et de leur déplacement — et par conséquent une identité unique. Les perles incarnaient la tension de l'appropriation de l'étranger et conféraient par conséquent de la force à leurs détenteurs.

## Notes

1. La recherche pour cet article a été effectuée pendant que j'étais Mellon Fellow à la Newberry Library de Chicago. Une première version de cette étude a été présentée au séminaire du D'Arcy McNickle Center for the History of the American Indian de la Newberry Library et une version remaniée à l'atelier sur les approches interdisciplinaires de la France moderne de l'Université de Chicago. Je remercie les organismes subventionnaires qui ont généreusement financé ce projet de recherche, le CRSH et le FQRSC.
2. Une collection de 110 perles, trouvée durant des fouilles de sauvetage effectuées au Louvre à la fin des années 1980 et au début des années 1990, est conservée à la Direction régionale des affaires culturelles de l'île de France, Service régional d'archéologie, Saint-Denis, dans la banlieue nord de Paris. Pour une analyse plus détaillée de cette collection, voir Turgeon (2001)
3. Archives nationales de France (ci-après ANF), Minutier central des Notaires de Paris (ci-après MCN), X-13, 21 juin 1610. Voir aussi les contrats de vente de perles de verre pour le commerce du Canada : Archives départementales des Charentes-Maritimes (ci-après ADCM), 3E 2149, 20 juin 1565; Archives départementales de la Gironde (ci-après ADG) 3E 5428, 5 février 1587; et ANF, MCN, XCIX-65, 3 novembre 1565.
4. Les inventaires après décès des fabricants de perles parisiens contiennent la description des ateliers, des outils et des perles en magasin (dont ils décrivent souvent le type, la forme et la couleur) et parfois même énumèrent les factures en précisant le nom et l'origine des clients. Faut-il rappeler que ces inventaires notariés n'étaient pas systématiquement dressés à la mort d'un artisan, mais servaient à établir la valeur du patrimoine lorsque celle-ci était incertaine ou faisait l'objet d'un litige.

5. ANF, MCN, III-436, 2 mai 1569 ; III-322, 30 mai 1570 ; LIX-27, 19 février 1572.
6. Les notaires parisiens utilisaient le terme « émail » vraisemblablement pour désigner ces perles de faïence ou de pâte tendre, dont le procédé de fabrication est différent des perles de verre produites par vitrification. Afin d'éviter de compliquer la terminologie, nous avons eu recours aux mêmes termes pour la rédaction de ce travail.
7. Les patenostriers parisiens usaient de termes spécialisés pour désigner les différentes formes de perles : « olives » pour les ovales, « flûtes » pour les tubulaires ou cylindriques, « fraises » pour celles en forme de melon (qui rappelle les cols en fraise très à la mode à l'époque), « mûres » pour les perles à la surface grenue (souvent appelés « corn bead » en anglais) et « taillées en miroir » ou « taillées en plein » pour les perles à facettes.
8. La « marguerite » désigne très probablement une perle ronde ou ovale d'un blanc opaque (IIa13 ou IIa15 de la classification de Kidd). Le dictionnaire Huguot, du français du XVI<sup>e</sup> siècle, la décrit comme une perle blanche et ronde, appelée plus communément perle.
9. Seules deux des sept perles de coquillages de la collection du Louvre ont été retrouvées ensemble, ce qui indique qu'elles proviennent d'époques et de sources différentes. Beaucoup de Parisiens portaient vraisemblablement des perles de coquillages à cette époque.
10. ANF, MCN, III-321, 30 mai 1570 ; XX-128, 7 janvier 1581 ; XCI-130, 6 avril 1584.
11. De même, dans le cimetière des Indiens narragansetts, fouillé par Patricia Rubertone, les sépultures des enfants étaient les mieux fournies en perles.

## Remerciements

J'aimerais remercier les professeurs et les étudiants de l'atelier sur les approches interdisciplinaires de la France moderne de l'Université de Chicago, tout particulièrement Robert Morrissey, Michael Dietler, François Hartog et Daniel Nordman, pour leurs remarques stimulantes. Ma reconnaissance va aussi à Martha Sempowski et à Dean Snow pour leurs commentaires d'ordre archéologique, à Carla Zecher et Margot Finn, qui m'ont aidé à peaufiner mes idées et leur expression dans ce texte, de même qu'à Patricia Rubertone qui m'a permis de présenter les résultats de cette enquête dans son séminaire à l'université Brown. Jean Chapelot m'a informé de l'existence de cette collection inestimable, Fabienne Ravoire, Nicole Meyer et Dominique Orssaud me l'a fait visiter et Paul Van Ossel a accordé la permission de l'utiliser dans le cadre de cette recherche.

## Documents d'archives

- Archives départementales des Charentes-Maritimes (La Rochelle), 3E Notaires (ADCM).
- Archives départementales de la Gironde (Bordeaux), 3E Notaires (ADG).
- Archives nationales (France), Minutier central des Notaires de Paris (ANF, MCN).

## Ouvrages cités

- APPADURAI, Arjun, 1986 : « Introduction », in Arjun Appadurai (dir.), *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, p. 3-13. Cambridge University Press, Cambridge.
- ATKINSON, Geoffroy, 1920 : *The Extraordinary Voyages in French Literature Before 1700*. Columbia University Press, New York.

- BARRELET, James, 1953 : *La Verrerie en France de l'époque gallo-romaine à nos jours*. Librairie Larousse, Paris.
- BAUDRILLARD, Jean, 1968 : *Le Système des objets*. Denoël/Gonthier, Paris.
- BAZIN, Jean, et Alban BENSÀ, 1994 : « Des objets à la chose ». *Genèses* 17 : 47.
- BEAUCHAMP, William M., 1901 : *Wampum and Shell Articles Used by the New York Indians*. University of the State of New York, Albany.
- BIDEAUX, Michel (dir.), 1986 : *Jacques Cartier. Relations*. Presses de l'Université de Montréal, Montréal.
- BIGGAR, Henry P., 1922-1936 : *The Works of Samuel de Champlain*, vol. 1-6. The Champlain Society, Toronto.
- BILLINGS, Katherine, 1980 : « Beads of Shell and Glass », in Susan G. Gibson (dir.), *Burr's Hill: A Seventeenth Century Wapanoag Burial Ground in Warren, Rhode Island*, p. 118-127. Brown University, Providence.
- BONNOT, Thierry, 2002 : *La Vie des objets*. Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris.
- BOUCHER, François, 1996 : *Histoire du costume en Occident des origines à nos jours*. Flammarion, Paris.
- BRADLEY, James, 1983 : « Blue Crystals and Other Trinkets: Glass Beads From Sixteenth and Early Seventeenth Century New England », in Charles F. Hayes III (dir.), *Proceedings of the 1982 Glass Trade Bead Conference*, p. 29-40. Rochester Museum and Science Center, Rochester.
- , 1987 : *Evolution of the Onondaga Iroquois: Accommodating Change, 1500-1655*. Syracuse University Press, Syracuse.
- BRADLEY, James, et S. Terry CHILDS, 1991 : « Basque Earrings and Panther's Tails: The Form of Cross-Cultural Contact in Sixteenth-Century Iroquoia », in Robert M. Ehrenreich (dir.), *Metals in Society: Theory Beyond Analysis*, p. 7-17. The University Museum of Archaeology and Anthropology, University of Pennsylvania, Philadelphie.
- BRASSER, Theodore J., 1978 : « Early Indian-European Contacts », in Bruce Trigger (dir.), *Northeast*, vol. 15 du *Handbook of North American Indians*, p. 78-88. Smithsonian Institution, Washington D. C.
- BROMBERGER, Christian, et Denis CHEVALLIER, 1999 : « Carrières d'objets », in Christian Bromberger et Denis Chevallier (dir.), *Carrières d'objets*, p. 4-12. Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris.
- CECI, Lynn, 1989 : « Tracing Wampum's Origins: Shell Bead Evidence from Archaeological Sites in Western and Coastal New York », in Charles F. Hayes III (dir.), *Proceedings of the 1986 Shell Bead Conference*, p. 63-80. Rochester Museum and Science Center, Rochester.
- , 1990 : « Native Wampum as a Peripheral Resource in the Seventeenth-Century World-System », in Laurence M. Hauptman et James D. Wherry (dir.), *The Pequots in Southern New England. The Rise and Fall of an American Indian Nation*, p. 48-63. University of Oklahoma Press, Norman et London.
- CLIFFORD, James, 1997 : *Routes, Travel and Translation in the Late Twentieth Century*. Harvard University Press, Cambridge.
- COOK, Ian, et Philip CRANG, 1996 : « The World on a Plate: Culinary Culture, Displacement and Geographical Knowledges ». *Journal of Material Culture* 1(1) : 131-153.
- COMAROFF, Jean, et John COMAROFF, 1991 : *Of Revelation and Revolution: Christianity, Colonialism, and Consciousness in South Africa*, vol. 1. University of Chicago Press, Chicago et London.
- COTGRAVE, Randle, 1968 [1611] : *A Dictionarie of French and English Tongues*. Menston, England.
- De FARCE, Louis, 1890 : *La Broderie du 11<sup>e</sup> siècle à nos jours*. Bel Homme, Angers.
- D'ENTREMONT, Clarence J., 1982 : *Nicolas Denys, sa vie et son œuvre*. Imprimerie Lescarbot, Yarmouth, Nova Scotia.

- DESAINLIENS, Claude, 1970 [1593] : *A Dictionnaire of French and English*. Menston, England.
- DIETLER, Michael, 1998 : « Consumption, Agency, and Cultural Entanglement: Theoretical Implications of a Mediterranean Colonial Encounter », in James G. Cusick (dir.), *Studies in Cultural Contact: Interaction, Culture Change and Archaeology*, p. 288-315. Southern Illinois University, Carbondale.
- DREWAL, Henry John, et John MASON, 1998 : *Beads, Body and Soul: Art and Light in the Yoruba Universe*. UCLA Fowler Museum of Cultural History, Los Angeles.
- DROUIN, Catherine, 1993 : « Les perles des premiers contacts entre Européens et Amérindiens aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : une étude exploratoire ». Communication présentée à la réunion annuelle de l'Association canadienne d'archéologie, Montréal.
- FENTON, William N., 1985 : « Structure, Continuity, and Change in the Process of Iroquois Treaty Making », in Francis Jennings (dir.), *The History and Culture of Iroquois Diplomacy*. Syracuse University Press, Syracuse.
- , 1998 : *The Great Law and the Longhouse. A Political History of the Iroquois Confederacy*. University of Oklahoma Press, Norman.
- FITZGERALD, William, 1979 : « The Hood Site: Longhouse Burials in an Historic Neutral Village ». *Archaeology (Ontario)* 32 : 43-60.
- , 1990 : *Chronology to Cultural Process Lower Great Lakes Archaeology, 1500-1650*. Ph. D. McGill University, Montréal.
- FITZGERALD, William, Dean KNIGHT et Allison BAIN, 1995 : « Untanglers of Matters Temporal and Cultural: Glass Beads and the Early Contact Period Huron Ball Site ». *Canadian Journal of Archaeology* 19 : 117-138.
- FITZGERALD, William, Laurier TURGEON, James BRADLEY et Ruth WHITEHEAD, 1993 : « Late Sixteenth-Century Basque Banded Copper Kettles ». *Historical Archaeology* 27(1) : 44-57.
- GODEFROY, Frédéric, 1982 : *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*. Slatkine, Paris.
- GRAEBER, David, 1996 : « Beads and Money: Notes Toward a Theory of Wealth and Power ». *American Ethnologist* 23(1) : 4-24.
- GREIMAS, Algirdas Julien, 1992 : *Dictionnaire de l'ancien français : la Renaissance*. Larousse, Paris.
- HAMELL, George R., 1983 : « Trading and Metaphors: The Magic of Beads », in Charles F Hayes III (dir.), *Proceedings of the 1982 Glass Trade Bead Conference*, 16, p. 5-28. Rochester Museum and Science Center Research Record, Rochester.
- , 1992 : « The Iroquois and the World's Rim : Speculations on Color, Culture, and Contact ». *American Indian Quarterly* 26(4) : 451-469.
- , 1996 : « Wampum », in Alexandra Van Dongen (dir.), *One Man's Trash is Another's Man's Treasure*, p. 41-51. Museum Boymans-van Beuningen, Rotterdam.
- HEIDENREICH, Conrad, 1990 : « History of the St. Lawrence-Great Lakes Area to A.D. 1650 », in Chris J. Ellis et Neal Ferris (dir.), *The Archaeology of Southern Ontario to A.D. 1650*, p. 475-492. Occasional Publication of the London Chapter, London, Ontario.
- HELMS, Mary W., 1988 : *Ulysses' Sail: An Ethnographic Odyssey of Power, Knowledge, and Geographical Distance*. Princeton University Press, Princeton.
- HOWARD, Catherine V., 1998 : *Wrough Identities: The Waiwai Expeditions in Search of the "Unseen Tribes" of Amazonia*. Ph.D., Anthropology, University of Chicago.
- HOWES, David, 1996 : « Commodities and Cultural Borders », in David Howes (dir.), *Cross-Cultural Consumption Global Markets, Local Realities*, p. 1-16. Routledge, London et New York.
- HUGUET, Edmond, 1961 : *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*. Didier, Paris.
- , 1992 : *Trade Ornament Usage Among the Native Peoples of Canada: A Source Book*. National Historic Parks Service, Studies in Archaeology, Architecture and History, Ottawa.
- JULIEN, Charles-André, Raoul HERVAL et Théodore BEAU-CHESNE (dir.) 1981 : *Jacques Cartier, voyages au Canada, avec les relations des voyages en Amérique de Gonneville, Verrazano et Roberval*. Maspéro-La Découverte, Paris.
- KARKLINS, Karlis, 1990 [1847] : « Dominique Bussolin on the Glass-Bead Industry of Murano and Venice ». *Beads* 2 : 69-84.
- KARKLINS, Karlis, 1992 : *Trade Ornament Usage Among the Native Peoples of Canada: A Source Book*. National Historic Parks Service, Studies in Archaeology, Architecture and History, Ottawa.
- KENT, Barry C., 1993 : *Susquehanna's Indians*. The Pennsylvania Historical and Museum Commission, Harrisburg.
- KENYON, Ian T., 1986 : « Sagard's Rassade Rouge of 1624 », in William A. Fox (dir.), *Studies in Southwestern Ontario Archaeology*, p. 53-59. Occasional Publication of the London Chapter, London, Ontario.
- KENYON, Ian T., et William FITZGERALD, 1986 : « Dutch Glass Beads in the Northeast: An Ontario Perspective ». *Man in the Northeast* 32 : 1-34.
- KENYON, Ian T., et Thomas KENYON, 1983 : « Comments on Seventeenth Century Glass Trade Beads from Ontario », in Charles F. Hayes III, (dir.), *Proceedings of the 1982 Glass Trade Bead Conference* 16, p. 59-74. Rochester Museum and Science Center, Rochester.
- KIDD, Kenneth E., 1953 : « The Excavation and Historical Identification of a Huron Ossuary ». *American Antiquity* 18(14) : 359-379.
- , 1970 : « A Classification System for Glass Beads for the Use of Field Archaeologists ». *Canadian Historic Sites*, no. 1., Environment Canada, Ottawa.
- , 1979 : *Glass Bead-Making from the Middle Ages to the Early 19th Century*. National Historic Parks, Environment Canada, Ottawa.
- KUHN, Robert D., et Robert E. FUNK, 1994 : « Mohawk Interaction Patterns During the Sixteenth Century », in Charles F Hayes III (dir.), *Proceedings of the 1992 People to People Conference*, p. 77-84. Rochester Museum and Science Center, Rochester.
- LAFITAU, Joseph-François, 1983 : *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, tome 1, Maspéro, Paris.
- LENNOX, Paul A., et William R. FITZGERALD, 1990 : « The Cultural History and Archaeology of the Neutral Iroquoians », in Chris J. Ellis et Neal Ferris (dir.), *The Archaeology of Southern Ontario to A.D. 1650*, p. 405-456. Occasional Publication of the London Chapter, London, Ontario.
- LESCARBOT, Marc, 1612 : *Histoire de la Nouvelle-France*. Jean Millot, Paris.
- , 1914 : *The History of New France*. The Champlain Society (Toronto), Publication 11, vol. 3.
- LESPINASSE, René de, 1879 : *Les Métiers et corporations de la ville de Paris (XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*. Imprimerie nationale, Paris.
- MARIE DE L'INCARNATION, 1971 : *Correspondance*, Solesmes, Abbaye Saint-Pierre, Dom Guy Oury.
- MAUSS, Marcel, 1991 : « Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », in Claude-Lévi Strauss (dir.), *Sociologie et anthropologie*, p. 1-156. Presses universitaires de France, Paris.
- MESTER, Ann A., 1989 : « Marine Shell Symbolism in Andean Culture », in Charles F. Hayes III (dir.), *Proceedings of the 1986 Shell Bead Conference*. Rochester Museum and Science Center, Rochester.
- MILLER, Christopher L., et George R. HAMELL, 1986 : « A New Perspective on Indian-White Contact: Cultural Symbols and Colonial Trade ». *Journal of American History* 73(2) : 311-328.
- OPPER, Marie-José, et Howard Opper, 1991 : « French Beadmaking: An Historical Perspective Emphasizing the 19th and 20th Centuries ». *Beads* 3 : 47-59.
- PALISSY, Bernard, 1844 : *Œuvres complètes*. Dubochet, Paris.

- PEÑA, Elizabeth, 1990 : *Wampum Production in New Netherland and Colonial New York: The Historical and Archaeological Context*. Ph.D., Archaeology, Boston University.
- PENDERGAST, James, 1989 : « The Significance of Some Marine Shell Excavated on Iroquoian Archaeological Sites in Ontario », in Charles F. Hayes III (dir.), *Proceedings of the 1986 Shell Bead Conference*, p. 97-106. Rochester Museum and Science Center, Rochester.
- PIETAK, Lynn M., 1998 : « Body Symbolism and Cultural Aesthetics: The Use of Shell Beads and Ornaments by Delaware and Munsee Groups ». *North American Anthropologist* 19(1) : 135-161.
- QUINN, David B., 1977 : *North America from Earliest Discovery to First Settlements: The Norse Voyages to 1612*. Norton, New York.
- RAMSDEN, Peter, 1990 : « The Hurons: Archaeology and Culture History », in Chris J. Ellis et Neal Ferris (dir.), *The Archaeology of Southern Ontario to A.D. 1650*, p. 361-384, Occasional Publication of the London Chapter, London, Ontario.
- , 1993 : « The Huron-Petun: Current State of Knowledge ». Communication présentée à la réunion annuelle de l'Association canadienne d'archéologie, Montréal.
- RUBERTONE, Patricia E., 2001 : *Grave Undertaking: An Archaeology of Roger Williams and the Narragansett Indians*. Smithsonian Institution Press, Washington D.C.
- SAGARD, Gabriel, 1632 : *Dictionnaire de la langue huronne*. Denys Moreau, Paris.
- , 1866 [1634] : *Histoire du Canada et voyages que les Freres mineurs Recollets y ont faits*, vol. 1. Tross, Paris.
- , 1990 : *Le Grand Voyage du pays des Hurons*. Réal Ouellet et Jack Warwick (dir.). Leméac, Montréal.
- SCARAMELLI, Franz, et Kay SCARAMELLI, 1999 : « Beads: meaning and value in the colonial context of Middle Orinoco, Venezuela ». Communication présentée au colloque « Colonialism and Material Culture », Society for American Archaeology Annual Meeting, Chicago.
- SCIAMA, Lidia D., 1998 : « Gender in the Making, Trading and Uses of Beads: An Introductory Essay », in Lidia D. Sciamia et Joanne B. Eicher (dir.), *Beads and Bead Makers: Gender, Material Culture and Meaning*. Berg, Oxford et New York.
- SCULL, Gideon D., 1967 : *Voyages of Peter Esprit Radisson*. Burt Franklin, New York.
- SEMPOWSKI, Martha L., 1989 : « Fluctuations Through Time in the Use of Marine Shell at Seneca Iroquois Sites », in Charles F. Hayes III (dir.), *Proceedings of the 1986 Shell Bead Conference*, p. 81-96. Rochester Museum and Science Center, Rochester.
- SNOW, Dean, 1994 : *The Iroquois*. Blackwell, Oxford et Cambridge.
- , 1995 : *Mohawk Valley Archaeology: The Sites*. Matson Museum of Anthropology, University Park, Penn.
- STEWART, Susan, 1993 : *On Longing, Narratives of the Miniature, the Gigantic, the Souvenir, the Collection*. Duke University Press, Durham et London.
- THOMAS, Nicholas, 1991 : *Entangled Objects: Exchange, Material Culture and Colonialism in the Pacific*. Harvard University Press, Cambridge, Mass.
- THWAITES, Reuben G., 1896-1901 : *The Jesuit Relations and Allied Documents*. Pageant Book Company, New York (73 volumes).
- TODOROV, Tzvetan, 1986 : « Le croisement des cultures ». *Communications* 43 : 1-22.
- TREMBLAY, Roland, 1998 : « Le site de l'anse à la Vache et le mitan du Sylvicole supérieur dans l'estuaire du St-Laurent », in Roland Tremblay (dir.), *L'Éveilleur et l'ambassadeur. Essais archéologiques et ethnohistoriques en hommage à Charles Martijn*, p. 91-126. Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.
- TRIGGER, Bruce, 1978 : « Early Iroquoian Contacts with Europeans », in Bruce Trigger (dir.), *Northeast*, vol. 15 du *Handbook of North American Indians*, p. 344-356. Smithsonian Institution, Washington D.C.
- , 1991 : « Early Native North American Responses to European Contact: Romantic versus Rationalistic Interpretations ». *The Journal of American History* 77(4) : 1195-1215.
- TRIVELLATO, Francesca, 2000 : *Fondamenta dei ventrai : Lavoro, tecnologia e mercato a Venezia tra Sei e Settecento*. Donselli, Rome.
- TURGEON, Laurier, 1997 : « The Tale of the Kettle: Odyssey of an Intercultural Object ». *Ethnohistory* 44(1) : 1-29.
- , 1998 : « French Fishers, Fur Traders, and Amerindians during the Sixteenth Century: History and Archaeology ». *William and Mary Quarterly* 60(4) : 585-610.
- , 2001 : « French Beads in France and Northeastern North America During the Sixteenth Century ». *Historical Archaeology* 35(4) : 58-82.
- VACHON, André, 1970-1971 : « Colliers et ceintures de porcelaine chez les Indiens de la Nouvelle France ». *Les Cahiers de dix* 35 : 251-278 ; 36 : 179-192.
- VAN OSSEL, Paul, 1998 : *Les Jardins du Carrousel, Paris, de la campagne à la ville, la formation d'un espace urbain*. Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris.
- VECELLIO, Cesare, 1860 [1590] : *Costumes anciens et modernes*. Firmin Didot, Didot Frères, Paris.
- WHITEHEAD, Ruth, 1993 : *Nova Scotia: The Protohistoric Period, 1500-1630*. Nova Scotia Museum, Halifax.
- WILLOUGHBY, Charles C., 1924 : « Indian Burial Place at Winthrop, Massachusetts ». *Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology* 9(1) : 1-37.
- WITTHOFT, John, 1966 : « Archaeology as a Key to the Colonial Fur Trade ». *Minnesota History* 40(4) : 203-209.
- WOLTERS, Natacha, 1996 : *Les Perles : Au fil du textile*. Syros, Paris.
- WRAY, Charles, 1991 : *Tram and Cameron: Two Early Contact Era Seneca Sites*, vol. II. Rochester Museum and Science Center, Rochester et New York.
- WRAY, Charles F., Martha L. SEMPOWSKI, Lorraine P. SAUNDERS et Gian C. CERVONE, 1987 : *The Adams and Culbertson Sites*, vol. I. Rochester Museum and Science Center, Rochester et New York.